

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2009)
Heft: 4

Artikel: Israël : comment devenir commando parachutiste?
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La coopération aéroterrestre est très poussée dans l'armée israélienne, pour garantir la surveillance et l'appui. Une équipe d'observateurs, discrète, désigne des cibles à l'aviation à Gaza le 29 décembre 2008.

Toutes les photos © Forces de défense israéliennes.

International

Israël : Comment devenir commando parachutiste ?

Col Hervé de Weck

Ancien rédacteur en chef, RMS

Septembre 2000, les perspectives de paix entre Israéliens et Palestiniens s'effondrent, le Proche-Orient s'enfonce dans un nouveau cycle de violence. Les attentats-suicides se multiplient en Israël, tandis qu'en France des synagogues brûlent.

Les médias français donnent le plus souvent des reflets favorables aux pauvres Palestiniens, ils déplorent le sort des enfants, des femmes enceintes, des vieillards touchés par les opérations anti-terroristes de Tsahal. En revanche, ils parlent simplement d'Israéliens ou de colons victimes des attentats du Hamas ou du Jihad islamique. « Derrière le vocabulaire confus derrière lequel les victimes sont tour à tour des colons juifs ou des Israéliens, mais jamais des femmes et des enfants, ne devine-t-on pas le sentiment général que les victimes l'ont bien cherché (...) » En Israël, petit pays où tout le monde se connaît, les endeuillés du terrorisme sont partout. Ils pleurent des innocents qui se trouvaient au mauvais endroit et au mauvais moment.

Noam Ohana, un juif français dont les ancêtres viennent du Maroc, qui a terminé Sciences Po, se trouve à la prestigieuse Université de Stanford aux Etats-Unis. Une carrière très confortable l'attend... Les événements en Israël et en France, les réactions pro-palestiniennes des médias le poussent à partir pour Jérusalem. Contre l'avis de sa famille et de son amie, il demande à être recruté dans les troupes d'élite de Tsahal.

On ne reste pas insensible à ses propos sur Yasser Arafat qui « aimait répondre aux accusations de terrorisme en y opposant des acronymes d'organisations satellites de l'OLP. Ce n'était jamais lui mais, au choix, le Front populaire de libération de la Palestine (FPLP), le Front démocratique pour la libération de la Palestine (FDLP), le Front de libération de la Palestine (FLP), etc. Pourtant c'est bien le chef d'une organisation responsable du meurtre des athlètes israéliens aux Jeux olympiques de Munich en 1972, dont le décès a été annoncé au monde par un général de l'armée française. C'est l'homme qui a déclenché la seconde Intifada qui s'est fait soigner dans un hôpital militaire bleu-blanc-rouge. C'est le cercueil

de l'organisateur de la première prise d'otages d'école primaire au monde (Maalot, 1974, 21 enfants tués) qu'on a choisi de faire porter par des hommes de l'armée de terre. C'est la dépouille mortelle de l'inventeur des détournements d'avion qu'ont saluée trois compagnies de la Garde républicaine en tenue d'apparat. La Marseillaise a retenti ce jour pour honorer celui qui, en juin 2002 encore, a payé 20000 dollars à ses hommes pour commettre un attentat-suicide (...).

Subir l'enfer avant de devenir un combattant!

Le Journal de guerre de Noam Ohana couvre la période 2002-2005, durant laquelle il fait son instruction et passe une année et demie comme commando parachutiste dans une unité d'élite spécialisée dans les opérations anti-terroristes. Il évoque le stress à l'instruction et à l'engagement, des visions subjectives mais attachantes, les réactions d'un simple Israélien formé aux opérations spéciales. « Je sais la mort. La donner. La craindre.

Les parachutistes sont des formations légères, aéromobiles.





Les parachutistes sont principalement engagés en zones urbaines.

L'affronter. L'accepter. Je voudrais revenir en arrière. Me purifier de cette proximité avec la mort qui souille. (...) Je voudrais revenir à cette innocence. A celle des couloirs de Sciences Po.»

Pour entrer dans les commandos parachutistes, il faut d'abord se faire accepter lors du Gibush (recrutement) par des examinateurs, officiers de réserve qui ont servi dans ces formations, ensuite ne pas se faire renvoyer pendant les deux phases d'instruction qui s'étendent sur une année et demie. Les performances et l'attitude de Noam Ohana finissent par convaincre des examinateurs d'abord réticents. Le voilà candidat à l'incorporation dans la Sayeret Tzanhanim (commando parachutiste).

En Israël, la durée du service est de trois ans. Noam Ohana fait d'abord, pendant trois mois, son école de soldat avec des camarades de l'armée régulière, puis le Masloul (le chemin) réservé aux futurs combattants de la Sayeret. Pendant cette phase, il doit s'intégrer dans son groupe, aider les autres et compter sur eux, la seule possibilité de supporter les conditions infernales créées par les instructeurs. A certains moments, on demande à chacun de ces jeunes hommes de noter les camarades et, si ses appréciations sont trop différentes de celles des autres, on est renvoyé, parce que non intégré dans le groupe... Ces aspirants parachutistes n'ont jamais connaissance de l'ordre du jour, de la durée des engagements. Lorsqu'ils arrivent épuisés au camp, il y a de forts risques qu'on leur réserve des festivités inattendues. Une nuit, le groupe de Noam Ohana est alarmé à trois reprises pour des marches forcées... Les instructeurs se trouvent toujours devant et dictent le rythme.

«En Israël, pas de grandes écoles, pas d'Ecole polytechnique, pas d'Ecole nationale d'administration. La société israélienne sélectionne ses élites à dix-huit ans et, en quelques jours seulement. Car les heureux élus, une fois achevé leur service, non contents d'avoir formé l'élite

militaire, formeront aussi l'élite sociale du pays. Hommes d'État, grands chefs d'entreprise, presque tous, dans l'Israël d'aujourd'hui, sont passés par là, se sont connus durant leur carrière militaire, et beaucoup ont combattu côte à côte. L'ancien premier ministre de droite et actuel chef de l'opposition, Benyamin Netanyahou, a servi sous les ordres d'Ehud Barak, ancien premier ministre travailliste aujourd'hui ministre de la Défense. Shaul Mofaz, ancien chef de l'Etat-major, ancien ministre de la Défense et actuel vice-premier ministre, connaît bien Matan Vilnai, ancien général et ministre travailliste pour avoir été sous ses ordres dans l'une des unités que j'aspire à rejoindre [la Sayeret Tzanhanim]. Dans les milieux d'affaires et notamment dans la high-tech, le nombre d'exemples semblables est impressionnant.»

La période «Nivoutim» (navigation) est centrée sur l'orientation dans le terrain de groupes de deux hommes. Avant chaque mouvement à pied, le binôme segmente l'itinéraire sur la carte en se fixant des repaires clairement identifiables qu'il doit mémoriser à la perfection, car il va être interrogé par les instructeurs pendant trente à quarante minutes, avant de partir sans carte... Puis on ne reçoit plus de carte topographique mais des photos aériennes ou des photos-satellites. C'est une difficulté supplémentaire, car on y voit jusqu'au moindre buisson. Il faut mémoriser un nombre d'éléments beaucoup plus important, d'autant plus que les objectifs fixés sont beaucoup plus difficiles à trouver!

Les premiers arrivés au but peuvent dormir plus longtemps et ils seront plus frais le lendemain, lorsqu'ils repartiront pour un exercice similaire. Les derniers arrivés auront plus de mal à mémoriser le nouvel itinéraire, ce qui aggravera le risque qu'ils se perdent. L'apothéose de cette phase, c'est la navigation en solitaire. «Rares sont les unités dans le monde dont les membres peuvent naviguer



Malgré la conscription, les Forces de défense israéliennes s'appuient sur un grand nombre de réservistes, utilisés principalement dans des actions de surveillance. Soldats israéliens engagés dans les combats de rue de Gaza, janvier 2009.

seuls, de nuit, sans carte, sur des distances dépassant allègrement les trente kilomètres, les épaules chargées de sacs pouvant peser jusqu'aux deux tiers du poids du soldat.»

La période «Anti-terrorisme – combat en zone bâtie – maniement des armes» prépare aux engagements dans les territoires palestiniens dans lesquels il faudra intercepter des terroristes et des candidats aux attentats-suicides.

Depuis le «Gibush» jusqu'à la «Sayeret»

«Le Gibush vise à déceler chez de jeunes garçons les germes des qualités qui feront d'eux non seulement d'excellents combattants, mais aussi des citoyens hors pair. Détermination, intelligence, leadership, vivacité, condition physique, aptitude à travailler en groupe - et puis le reste, l'indicible, ce qui relève de l'instinct des examinateurs. Une certaine aptitude, chez les candidats, à sourire dans les moments les plus difficiles, quand ils sont à bout de force après un exercice de plusieurs heures qui devait être le dernier, et qu'on leur ordonne soudain de recommencer de A à Z.

La chaleur (...) est infernale. Une pensée m'obsède littéralement, se répète à l'infini dans mon esprit. Je n'en peux plus, je vais abandonner, je me suis embarqué dans quelque chose qui me dépasse. Pourtant, je n'abandonne pas. Il y a cette dune en face de la mer qu'il faut monter et descendre avec un sac de sable sur le dos. Combien de fois Pendant combien de temps? Nul ne le sait. Assis sur des chaises en plastique au pied de la dune, les examinateurs font comme si nous n'étions pas là. Ils sirotent leur café, tout en bavardant. Nous sommes censés compter le nombre d'aller et retour à mesure que nous les effectuons, mais il semble que personne ne vérifie. Pour autant, pas question de tricher sur le nombre de

tours. Cette règle implicite est immédiatement comprise par tous: ici, mentir à ses officiers ou, pire encore, à ses camarades, c'est mourir. C'est loin d'être la seule épreuve de la journée et nous sommes épuisés. Il y a, à intervalles réguliers, de longues et exténuantes courses dans le sable. À la souffrance physique s'ajoute la souffrance mentale. Quoi de pire que ne pas savoir quand tout cela va s'arrêter, combien de temps encore, combien de minutes, combien d'heures - si tant est que cela doive jamais s'arrêter.

Parmi les épreuves qui jalonnent les journées, il y en a une qui revient tous les jours. C'est certainement l'exercice préféré des instructeurs. Il s'agit d'un jeu simple, sa simplicité est même ce qu'il a de plus terrible. Au bas d'une colline, on installe un brancard bien lesté de sacs de sable. Au sommet, on plante un piquet. Au signal, tout le monde se précipite. Il faut grimper en courant en haut de la colline, contourner le piquet, puis redescendre le plus vite possible jusqu'au brancard. Les quatre premiers ont gagné. Ils ont gagné le droit de recommencer, tout de suite, en portant le brancard. Les autres se contentent de refaire un tour à vide. Puis, lorsque tout le monde est de retour en bas de la colline, on pose le brancard et on remet ça : on court le plus vite possible pour être dans les quatre chanceux qui auront le droit de porter le brancard. Le côté masochiste de l'exercice est évident. On court pour être dans les quatre premiers. Mais si on gagne, le trophée prend la forme de ce satané brancard qui pèse une tonne, avec lequel il faut repartir à l'assaut de la colline, illico, de sorte qu'on finit totalement épuisé, ce qui n'est pas bon pour le tour suivant, car le but est évidemment de gagner aussi le tour suivant. Il faut donc tout donner pour être à nouveau dans les quatre premiers. Les perdants, eux, sont nécessairement plus en forme. La règle est donc aussi simple et brutale que l'exercice lui-même: il faut tout donner tout le temps. Que l'on arrive dans les premiers

ou dans les derniers, il ne faut jamais céder un pouce. Il ne faut jamais rien lâcher, tout en préservant une attitude positive, dans un esprit d'entraide et de camaraderie à l'égard de ceux qui sont pourtant nos compétiteurs.»

Un soir au début de l'instruction spéciale «Parachutiste» en bivouac, il manque une cartouche de 5,6 mm dans le chargeur d'un fusil. Le coupable reçoit l'ordre de la retrouver. Ses camarades, renonçant à quelques heures d'un indispensable sommeil, lui viennent en aide, mais sans résultat. Le groupe est puni: il doit fournir deux sentinelles au lieu d'une pour le reste de la nuit. Tout le monde est donc privé de sommeil. La cartouche est retrouvée, lors d'une nouvelle battue au lever du jour. Il s'agit «de nous convaincre que chaque faute de l'un d'entre nous a des conséquences pour le groupe tout entier.»

Il faut passer le plus de temps possible à l'entraînement, c'est pourquoi il «règne une sorte de frénésie permanente dans le groupe. On est bombardé d'ordres et on court frénétiquement pour les exécuter. Nos journées sont rythmées par les centaines de déflagrations produites par les centaines de coups de feu tirés pendant les exercices. La pression est inimaginable: une pression physique épouvantable, doublée d'une pression mentale constante non moins terrifiante, pire que celle que l'on ressent lors d'un examen ou d'un entretien d'embauche important. Et ici, il n'y a pas de répit. C'est à chaque instant, du lever au coucher, qu'on y est soumis. Nerveusement c'est très éprouvant. D'autant que nous n'avons pas la moindre idée du temps que ces classes vont durer et de ce que nous serons en train de faire dans un mois, dans une semaine, demain ou dans une heure. La seule façon de tenir est de se concentrer sur l'exercice en cours, faire de son mieux, et d'oublier que la fin de celui-ci ne marquera que le début du suivant. Et il faut aussi pouvoir compter sur les autres, sur le groupe. De toute façon, sans cela, ce serait proprement invivable.»

«Le Masloul se termine par trois semaines d'enfer absolu dont la teneur est classée «Secret Défense». (...) C'est un condensé particulièrement déprimant et pénible de toutes les souffrances accumulées au cours de notre formation. Le cauchemar s'achève par une marche forcée jusqu'au sommet d'une montagne inaccessible où nous attendent tous les combattants de l'unité. (...) Il nous reste juste assez de force pour former un cercle et, comme le veut la tradition, compter à rebours en partant de dix avant de nous laisser tomber en arrière sur les sacs monumentaux qui ne nous ont pas quittés pendant toute la durée de cet enfer.»

Le combat anti-terroriste de la «Sayeret Tzanhanim»

A la Sayeret Tzanhanim, le sérieux et le souci du détail sont toujours là mais la discipline bête et méchante du Masloul a disparu. La liberté de ton et l'atmosphère feraient hurler le cadre d'une armée occidentale. Les officiers discutent d'une manière informelle avec leurs subordonnés qui ne se privent pas de donner leur avis sur la façon d'envisager une action.

«L'heure de l'opération approche doucement et peu à peu le silence se fait - le silence d'avant, celui de la

concentration et des regards, où chacun se remémore les gestes précis qu'il lui faudra effectuer et cherche à se rassurer et à rassurer les autres. Ce qui aide, c'est de voir chez ses camarades ce regard serein, le regard de celui sur qui on peut compter, de celui qui sera là si les choses tournent mal. Je n'ai jamais connu de plus grand moment d'intimité que ces secondes précédant une opération. Le temps semble figé. Puis, à mesure qu'on approche de l'objectif l'adrénaline monte, et s'y mêlent la peur et l'excitation. C'est un état d'éveil étrange où tous les sens sont réquisitionnés. Sentir chaque partie de son corps. Les battements de mon cœur sont assourdissants. Respirer. Surtout ne pas oublier de respirer. Et puis les portes du véhicule s'ouvrent sur le théâtre de la guerre.»

On a passé en revue tous les obstacles qu'on pourrait rencontrer, tout le monde sait son rôle à la perfection, il n'y a pas place pour l'improvisation. Mais cela n'empêche pas des moments délicats. Noam Ohana est tout près, une nuit, de tirer sur des fuyards qui ne sont pas des terroristes... Il ne cesse d'y penser. «Je revis encore et encore ces quelques secondes où j'ai dû prendre une décision. N'importe qui peut discerner la peur sur un visage. Nous, nous devons être capables la peur d'une crapule qui craint pour sa vie et celle d'un père de famille paniqué, et nous devons le faire au milieu de la nuit, sous la pluie, après une marche de dix kilomètres, alors que les coups de feu claquent. (...) Notre ennemi se terre au cœur de la population civile, et nous n'avons pas d'autre choix que d'aller le chercher là où il est.»

On ne s'habitue jamais tout à fait à frapper, au milieu de la nuit, à la porte d'une famille qui n'a rien à voir avec le terrorisme, «leur expliquer qu'on ne leur veut pas de mal mais que l'on a besoin de leurs fenêtres pour quelques heures, s'installer dans leur salon, s'asseoir par terre (nous nous sommes toujours interdit d'utiliser leur mobilier) et se relayer à leur porte pour s'assurer qu'ils ne donnent pas l'alarme.»

Il y a pourtant des bavures. Lors d'une action, une balle traverse la jambe d'un enfant de trois ans. «L'unité est en état de choc. Dror ne dit pas un mot. Il a tiré sur un enfant, nous avons tiré sur un enfant. Soigné par notre médecin, il a été envoyé en urgence dans un hôpital israélien. Sur le chemin du retour, entre Naplouse et Tel-Aviv, il régnait dans l'autobus un silence de mort. (...) Mutiler et tuer des enfants en cherchant à neutraliser des terroristes est une faute. Mutiler et tuer des enfants dans le seul but de mutiler et de tuer, c'est un crime contre l'humanité.» Shapira, un camarade, sera touché par un tir du groupe, et il y a les morts de l'unité qui laissent toujours un terrible vide...

Noam Ohana vit maintenant très confortablement à New York avec sa compagne Mélanie, mais il garde un indescriptible goût de la solitude, des larmes cachées, des minutes de vide qui surviennent lors de moments d'émotions. Les gens qui l'entourent sont émus mais, lui, il se sent transporté ailleurs, souvent dans la vieille ville de Naplouse.

H.W.